

L'animal généreux

Le regard de l'Amérindien

Michel Noël

Number 51, Fall 1997

Castor, chat, outarde... Les animaux dans notre histoire

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/8134ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (print)

1923-0923 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Noël, M. (1997). L'animal généreux : le regard de l'Amérindien. *Cap-aux-Diamants*, (51), 10–13.



L'animal généreux

Le regard de l'Amérindien

par Michel Noël

André Vollant, un ami innu de Uashat-Maliotenam m'énumère souvent les événements importants qui, encore aujourd'hui, marquent et rythment sa vie. «Selon les saisons, me dit-il, nous les Innus, nous chassons le caribou, l'outarde, le porc-épic, nous pêchons le saumon et cueillons des fruits sauvages. Nous savons à quel moment de l'année la chair des animaux est à son meilleur et c'est à ce moment-là que nous la consommons. Nous nous déplaçons constamment pour aller à la rencontre des animaux qui nous nourrissent. Nous utilisons aussi toutes les parties des bêtes : la chair, la graisse, la peau, les bois, les os... Nous ne gaspillons rien. Tout a son utilité, nous en faisons des vêtements, des outils, de la babiche pour le treillis de nos raquettes, la peau de nos tambours. Gaspiller une partie d'un animal serait pour nous, dans notre culture, contrevenir à une règle sacrée, commettre un sacrilège, ce serait manquer de respect envers l'animal qui, dans un geste de grande générosité, a accepté de se laisser tuer pour nous nourrir. Voilà ce que les Anciens nous ont toujours enseigné».

«Castor», acrylique de Marc Siméon.
(Collection de l'auteur).

«Ours», acrylique de Marc S0lméon.
(Collection de l'auteur).

Le partage

André ajoute : «Nous les Innus, notre plus grande valeur, ce que nous privilégions dans la vie, c'est le partage. Lorsque nous tuons un caribou, pêchons une truite, piégeons un castor, notre prise ne nous appartient pas. Nous ne chassons pas uniquement pour nous. Nous répartissons la chair entre les membres de notre famille et nous invitons nos amis à s'asseoir à notre table, à manger avec nous. Si un jour on nous interdit de chasser ou si les animaux venaient à manquer, nous serions alors obligés d'acheter toute notre nourriture à l'épicerie. Si jamais cela nous arrive, nous perdrons le fondement même de notre culture. Nous ne serions plus les mêmes Innus. Les animaux que nous chassons, la chair que nous partageons, font partie intégrante de nos vies. Je ne crois pas que nous pourrions continuer à exister sans eux et sans nos territoires. Nous connaissons l'histoire de plusieurs peuples qui, déracinés, ont perdu leur langue, leur mode de vie, puis sont disparus à tout jamais.

Le patrimoine

André Vollant est un Innu profondément engagé. Il a consacré sa vie et une longue carrière de peintre, aquarelliste, cinéaste et conférencier à protéger et à promouvoir les immenses riches-

ses et l'originalité du patrimoine des Amérindiens du Québec. Lorsqu'il prend la parole, que ce soit par ses œuvres ou sur des scènes où il est conférencier, André répète : « Nous les Innus, nous chassons avec fierté et satisfaction, car cette activité millénaire s'inscrit au cœur même de notre histoire, de nos traditions, de notre conception de la vie et de la mort. Dans nos gestes de chasseurs, nous nous situons dans la continuité de nos ancêtres, nous savons alors d'où nous venons, qui nous sommes, ce que nous voulons, pour nous et nos descendants. Nous ne chassons pas pour le loisir, pour les trophées et les gros panaches, mais pour assurer notre subsistance, perpétuer nos valeurs, manifester notre attachement aux territoires que nous ont légués nos ancêtres. Nos territoires, les lacs, les rivières, les forêts, les animaux qui y vivent, l'esprit de nos parents et grands-parents qui y sont toujours présents, sont ce que nous avons de plus précieux, ce à quoi nous sommes le plus attachés, ce qui donne un sens à notre vie, à notre spiritualité, à nos luttes pour préserver l'environnement. Nous vivons longtemps si nous vivons en harmonie avec la nature, car elle se porterait mieux sans la présence humaine. Le grand Créateur de toutes choses a été le premier, le plus grand de tous les artistes et il a confié une mission sacrée à chacune de ses créations : le vent est là pour donner la vie, l'eau pour purifier, les plantes pour guérir, la terre mère et les animaux pour nourrir. Et le grand Créateur, ajoute André, prit de la terre dans ses mains et il modela les humains, il souffla dessus de son souffle sacré. Il créa des hommes et des femmes égaux entre eux et égaux à toutes choses, et il leur donna comme mission de vivre en harmonie avec la création, de voir à son équilibre et de la protéger coûte que coûte.

Témoignage

En écoutant ce discours d'André Vollant, certains peuvent avoir l'impression d'être plongés en plein folklore, mais tel n'est pas le cas. Les traditions amérindiennes sont toujours vivantes, bien vivantes ! Et elles se transmettent de génération en génération. Cette affirmation en surprendra plusieurs qui croient que les premiers peuples sont en voie d'extinction. Bien sûr, les relations entre les peuples chasseurs et les animaux ont bien changé au cours des siècles à cause, entre autres, des activités commerciales engendrées dès le XVI^e siècle par la traite des fourrures. Les animaux, jusqu'alors nourriciers, ont été en quelque sorte « désacralisés ». Mais la traite des fourrures a fait un temps et l'attachement aux croyances et aux traditions est profondément enraciné. Chez les Amérindiens, il y a aujourd'hui une formidable résurgence. La spiritualité sort enfin de la clandestinité, particulièrement chez les jeunes, qui valorisent le patrimoine et la culture. J'en ai pour preuve non

seulement les confidences d'André que je vous rapporte ici en vrac, mais aussi d'éloquents témoignages venant des Algonquins, des Attikameks, des Micmacs, des Naskapis...

Le saumon

Je sais qu'au moment où j'écris ces lignes, les saumons de l'Atlantique se lancent à l'assaut de la Mistashipu. Les familles innus de Uashat-Maliotenam se sont déjà installées sur les rives de la rivière pour se livrer à une des activités les plus importantes de l'année pour eux : la pêche au saumon. Les pêcheurs perpétuent ainsi une tradition millénaire. La pêche est un rituel qui marque la transition vers une autre saison. Il y a des festins, des danses, des chants, le tambour résonnera sur la grande rivière, c'est le *makoucham*.



L'outarde

En avril dernier, j'ai passé une semaine en compagnie de Grégoire et Marie-Marthe Gabriel, sur leur territoire de chasse situé au Québec-Labrador. J'y étais juste avant les oies sauvages. Chaque année, le passage de ces oiseaux migrateurs constitue un des moments les plus forts et les plus spectaculaires de l'année, beaucoup plus que ne peuvent l'être Noël, le Jour de l'an ou Pâques. Le village tout entier est pris d'une véritable frénésie. Les outardes constituent le seul sujet de conversation. Elles mobilisent les esprits et les énergies. Les familles se préparent fébrilement à migrer près des lacs et des rivières. La première outarde à se pointer le bec est assurée de passer à l'histoire. Du même coup, les exilés à Québec, Montréal ou même Sept-Îles rappellent pour la semaine. Les clans se forment. Là aussi, de campement en campement, les Anciens battent le tambour pour remercier l'esprit de l'animal pour sa générosité.

«Outarde», appelant Cris de la baie James. Photo : Louise Leblanc. (Collection de l'auteur).

Le cas de l'ours

De tous les temps, la relation intime de l'Amérindien et de l'ours a étonné les explorateurs, les commerçants, les missionnaires et les anthropologues. La plupart de ces ethnologues de la première heure se sont arrêtés au cas de l'ours, probablement à cause des aspects mystérieux des



«Chasse aux caribous»
par André Vollant,
artiste montagnais.
(Collection privée).



«Esprit du caribou»,
œuvre de Louis-Gabriel
Jourdain.
(Collection de l'auteur).

rituels qui accompagnaient sa mort et sa consommation. L'ours se trouve d'ailleurs au cœur de la spiritualité de tous les peuples autochtones et la tradition orale, dans ses mythes, ses légendes, ses récits, ses chansons, en parle abondamment. L'ours est incontestablement

un grand héros mythique. Viennent ensuite le caribou (parfois substitué à l'ours), le phoque, le castor, l'outarde, le saumon, le lièvre. Tous ces animaux jouent, selon les régions, un rôle de premier plan dans l'alimentation, les croyances, la spiritualité. L'ours reste, de tous les temps, l'animal sacré par excellence. Il est aussi investi non seulement d'une très grande force physique, mais aussi et surtout d'une puissance spirituelle redoutable, à tel point que son nom est tabou. Dessiner un ours sur un outil ou un panier en écorce de bouleau en font des objets magiques qu'il faut utiliser avec respect et crainte, puisqu'ils portent l'âme de l'ours. Cet animal, de par son ossature, sa personnalité, ses comportements et ses habitudes alimentaires, est, en fait, celui qui s'apparente le plus à l'être humain. Les Amérindiens le considèrent même comme leur ancêtre. La chasse à l'ours se faisait surtout l'hiver. Avant de se lancer dans cette importante expédition, les chasseurs entreprenaient un rituel ponctué de jeûnes, de rêves, de chants au tambour et de prières. Cette cérémonie avait pour but d'entrer en relation intime avec l'esprit de l'ours pour lui expliquer à quoi servira sa mort. Devant la *ouache*, le chasseur implorait l'ours en ces termes : «Mon ancêtre, sort». La viande était consommée selon un rituel très strict. La nourriture était partagée, la graisse sacrée bue, les os brûlés, le crâne accroché à un mat en signe de respect. Puis, le festin se terminait par des chants et des danses qui étaient des actions de grâce pour remercier l'esprit de l'ours pour sa générosité envers les humains.

Le caribou

Les récits des Anciens, pour qui sait les écouter et les lire, sont remplis de sagesse et d'enseignement. Voici ce qui est arrivé un jour.

Les Innuats de ce temps-là traversaient une dure épreuve. Les caribous, essentiels à leur vie, avaient tout à coup déserté leur territoire de chasse. Partout, régnaient la famine et la désolation. La rumeur voulait que ce soit une punition à cause d'un mauvais chasseur qui avait offensé l'esprit de l'animal en gaspillant de la viande.

Un soir, au moment où le soleil disparaissait, les enfants furent les premiers surpris par le bruit des bouillons d'un aviron. Au loin, une ombre se profilait. Un canot fendait l'eau déjà sombre. Un vieil homme osseux, qui avait pour seul bagage un grand tambour rond comme la pleine lune d'août, accosta.

-Kwé ! Kwé !

-Kwé ! Kwé !

Tous s'assirent en rond dans la grande tente autour du feu. On partagea avec l'étranger une dernière tasse de thé et des racines. Sans un mot, le vieil homme suspendit son tambour au poteau, le tendit d'une main et de l'autre, il fit

légèrement vibrer la peau. C'est comme si tout à coup, il s'était mis à grêler sur la toiture, le lac, la forêt. Sa voix douce montait et frissonnait à son tour au même rythme. Toute la forêt des alentours, les vallées, les montagnes, les lacs et les rivières, partout, c'était la plénitude. Les sons se mêlaient au vent, s'enroulaient aux branches des mélèzes, rebondissaient, coulaient dans les ruisseaux et se répercutaient en écho. Les chasseurs furent transportés aux quatre coins de leur territoire de chasse.

À l'aurore, dans le matin gelé, le chanteur distribuait les tâches : les hommes au guet rabattaient le troupeau de caribous vers le lac, les femmes se tiendraient à l'orée du sous-bois, prêtes à intervenir. Lui, dans son canot, tuerait les mâles de sa lance. Blessés, ils iraient mourir sur la rive, aux pieds des femmes.

C'est ce qui se produisit. Et ce soir-là, comme beaucoup d'autres soirs au cours des années suivantes, il y eut des réjouissances au camp des Innuats. Les hommes et les femmes dansèrent le *makushan* en guise d'action de grâce. Les enfants s'endormirent heureux.

Le chasseur de caribous vécut longtemps parmi les Innuats. Assez, dit-on, pour que les petits-enfants de ceux qui l'avaient vu arriver dans son canot le connaissent aussi. En fait, personne ne savait son âge ni d'où il venait.

Un soir de *makushan*, à la fin du festin, il fit connaître ses dernières volontés : «Je vais partir. Je veux que mon corps soit déposé dans la toundra au milieu des mousses et des lichens. Je vous laisse pour toujours mes chants et mon tambour.»

Au cours de cette nuit de veille, les voix tristes des hommes et des femmes se mêlaient aux vibrations du tambour. Les vieux chasseurs, les yeux mi-clos, entendaient et voyaient dans leurs songes des milliers de caribous marteler de leurs sabots le pergélisol. Ils soulevaient des nuages de neige grise qui les enveloppaient et se confondaient avec le ciel bas de l'hiver.

En couchant le corps dans son lit de mousse, les sages entrouvrirent le cercueil d'écorce de bouleau et de peau pour rendre un dernier hommage à celui qui avait été le chasseur des chasseurs. Et là, ils eurent une grande révélation : sous leurs yeux, le vieil homme au tambour, se métamorphosa. Ses joues se couvrirent de longs poils gris, ses doigts et ses orteils se solidifièrent en sabots noirs, fendus, pointus, et des bois veloutés poussèrent sur son front. L'esprit du caribou s'était fait caribou pour sauver les hommes.

Nous savons que la contribution des Amérindiens au monde actuel est considérable dans

les domaines de l'alimentation, de la langue, de la médecine, des vêtements, du sport, de la vie au grand air, de l'environnement, etc. Cependant, leur relation hautement spirituelle avec la nature et la place qu'elle y tient constitue un vaste champ d'études encore malheureusement trop timidement exploré. Un terrain pour ainsi dire vierge dont nous ne faisons que commencer à



«Tambour innu». En utilisant cet instrument, le chasseur entre en communication avec l'esprit des animaux. (Collection privée).

soupçonner l'originalité, les richesses et l'immensité. Au début de ce texte, je me suis fait le porte-parole d'un ami innu. J'ai résumé en quelques paragraphes et à ma façon plus de vingt ans d'échanges, de discussions et de partage. Je crois que seuls les Amérindiens sont en mesure d'exprimer avec justesse leur conception de la vie et du monde et ainsi, ouvrir des sentiers qui contribueront à une meilleure connaissance de la nature et au mieux-être des hommes et des femmes qui l'habitent. Ce travail reste à faire. ♦

L'auteur dédie son texte à monsieur André Vollant décédé à Maliotenam au début de juillet 1997.

Pour en savoir plus :

Frank. G. Speck. *Naskapi, the savage hunters of the Labrador peninsula* norman. USA : Un. of Oklahoma Press, 1935.

Adrian Tanner. *Bringing home animals*. Newfoundland : Memorial University, 1979.

L'œil amérindien, regards sur l'animal (sous la direction d'Hélène Dionne). Québec/Sillery : Septentrion, Musée de la civilisation, 1991.

Michel Noël. *André Vollant, Aquarelles*. Roussan éditeur, Collection Teweegan, 1991.

Yvette Barriault. *Mythes et rites chez les Amérindiens montagnais*. Société historique de la Côte-Nord, 1971.

Michel Noël est ethnologue, écrivain et coordonateur ministériel aux affaires autochtones du ministère de la Culture et des Communications.